

Claude JOURDAN et Thierry ROLLET

LA VOIE DU POING QUI INTERCEPTE

– Bruce Lee –

Essai biographique

1<sup>ère</sup> et 4<sup>ème</sup> de couverture : fotolia

ISSN en cours  
ISBN : 978-2-915785-71-5  
© Éditions du Masque d'Or, 2009

Claude JOURDAN et Thierry ROLLET

*La Voie du Poing qui intercepte  
– Bruce Lee –*

Essai biographique

*Nouvelle édition, revue et augmentée*

**COLLECTION BIOSTAR**

Éditions du Masque d'Or  
18 rue des 43 Tirailleurs  
58500 CLAMECY  
Tél/Fax : 03 86 27 96 42  
[masquedor@club-internet.fr](mailto:masquedor@club-internet.fr)  
[www.scribomasquedor.com](http://www.scribomasquedor.com)

## PRÉFACE

LORSQUE Claude Jourdan, attiré par mon appel à textes pour la nouvelle collection *BIOSTAR*, me proposa le manuscrit de *Bruce Lee, la Voie du Poing qui Intercepte*, il me parut très inquiet : cette biographie du Petit Dragon serait-elle suffisamment complète pour être bien accueillie ? Ne se heurterait-elle pas à une lassitude du public malgré son prix attractif ? Je le rassurai de mon mieux : Bruce Lee est une valeur sûre, surtout au regard du modèle qu'il représentera toujours pour les amateurs d'arts martiaux. En outre, l'aider à répandre ses idées dans diverses écoles encore pétries de traditions inutiles peut très bien entrer dans l'esprit de cet ouvrage.

C'est pour ces deux raisons essentielles que nous avons relu et corrigé ensemble la première version de ce livre, parue en 2003 aux Éditions du Masque d'Or. C'est dans cet esprit que nous y avons ajouté ce qui n'était pas prévu dans la version originale : le chapitre 8 ainsi qu'une postface qui renseignent succinctement le lecteur sur le *jeet kune do* (traduisez : « la Voie du Poing qui Intercepte ») et le kung-fu en général, avec ses promesses d'avenir qui suivent un bref historique.

Nous ne travaillions pas dans l'esprit de spécialistes ni dans le souci d'égaliser, encore moins de surpasser les ouvrages, articles de revues et films qui ont fait et continuent à faire le poing sur le kung-fu. Mais, outre que le *jeet kune do* paraît bien oublié de nos jours – Brandon, l'héritier de Bruce Lee, ne l'avait lui-même jamais repris de son vivant —, il nous a semblé indispensable de rectifier ce que représente le Petit Dragon dans l'esprit de beaucoup de nos contemporains : un acteur de cinéma auréolé d'une « légende » qui ne peut que déformer la réalité.

Or, c'est au réel que les vrais amateurs sont le plus attachés. Les professionnels, quant à eux, se préoccupent bien davantage de créer leurs propres écoles. Bruce Lee a fait trop de jaloux ! Dans le monde occidental, il n'est plus qu'un produit ! Nous entendons bien, l'auteur et moi-même, réparer cette inqualifiable injustice.

Rendez-vous donc avec Bruce Lee... en attendant d'autres stars !

*Thierry ROLLET*  
*Éditeur et co-auteur*



## LES AUTEURS

**Claude JOURDAN** est né en 1980 à Ribeauvillé (Haut-Rhin, France). Fervent pratiquant des arts martiaux (4<sup>ème</sup> dan de karaté), il a également signé *Pour Celui qui est devant*, un roman concernant une méthode de combat qu'il apprend à connaître, liée à la philosophie ancestrale du Pays du Matin Calme, ainsi qu'un roman de société : *l'Exploratrice* et un recueil de contes fantastiques : *Commando vampires* suivi de *le Cauchemar d'Este*.

Né à Remiremont (Vosges, France) en 1960, **Thierry ROLLET** se consacre à la littérature depuis l'âge de 15 ans. Sociétaire des Gens de Lettres de France, il a publié son 1<sup>er</sup> ouvrage à 21 ans, en est actuellement à son 21<sup>ème</sup> ouvrage publié. D'abord enseignant, il a fondé en 1999 l'entreprise SCRIBO ([www.scribomasquedor.com](http://www.scribomasquedor.com)) qui s'occupe de diffusion de livres, de conseils littéraires aux auteurs désireux d'être publiés, d'édition avec sa filiale : les Éditions du MASQUE D'OR, de formation en français/anglais et d'un atelier d'écriture. Thierry ROLLET a publié des romans, des recueils de nouvelles, des récits historiques, ainsi que de nombreuses nouvelles en revues et sur Internet.



## CHAPITRE 1

### UN PETIT DRAGON AMÉRICAIN

**L**E *Jackson Street Hospital*, situé dans le quartier de Chinatown, à San Francisco, peut s'estimer légitimement fier : en ce 27 novembre 1940, la parturiente qu'il accueille n'est pas n'importe qui. Il s'agit de Madame Grace Lee, épouse légitime de l'honorable Lee Hoi Chuen, star de l'opéra chinois de Canton. Madame Lee, parvenue au terme de sa quatrième grossesse, a accompagné sans doute intentionnellement son mari dans la tournée de sa troupe théâtrale aux États-Unis : ainsi, elle aura la possibilité d'accoucher dans un hôpital plus moderne, mieux équipé que ses homologues chinois. Qui plus est, son quatrième enfant naîtra nanti d'une double nationalité : chinoise et américaine.

Cette intention manifeste s'explique par les diverses origines et métissages de la famille Lee. Monsieur Lee Hoi Chuen est Chinois pur-sang mais son épouse est Eurasienne et de nationalité... allemande ! Par conséquent, avoir un quatrième héritier sino-américain n'est pas pour leur déplaire et ne dérange en rien leurs intimes convictions.

Par ailleurs, le trop fameux *rêve américain* n'est pas mort dans la plupart des pays du monde. Naître américain, avoir la faveur de s'installer sur la terre de l'Oncle Sam fait palpiter bon nombre d'imaginaires. Là-bas, bien sûr, tout le monde est libre, tout le monde dispose de la même chance de s'enrichir, chacun peut réussir à se tracer une voie royale dans la société américaine. Par conséquent, les heureux parents Lee vont sauter sur l'occasion d'obtenir pour leur enfant à naître une porte ouverte sur le pays de la Liberté, un pays où il pourra s'installer plus tard sans avoir besoin d'un passeport ni d'un permis de travail.

...Mais voici que Grace Lee vient de mettre son enfant au monde. C'est un fils. Il est né à l'heure du dragon, durant l'année du

dragon : son nom paraît donc prédestiné, en tous cas voulu par les dieux. C'est ce que l'heureux père tente d'expliquer à une infirmière débordée :

– Mon fils s'appellera Lee Jun Fan.

– Si vous croyez que je comprends le chinois ! Donc, tout d'abord, votre nom de famille : c'est Fan, m'avez-vous dit ?

– Non, je vous ai dit Lee !

– Ah bon ! grogne l'infirmière sans chercher à comprendre davantage.

Sans doute cette dame, qui est Américaine sans aucune origine asiatique, n'a que très peu fréquenté Chinatown. À la fin de sa journée, elle doit se dépêcher de prendre un bus pour rentrer chez elle car ce quartier a mauvaise réputation. Si elle le connaissait mieux, elle saurait que les noms de famille chinois se placent toujours avant les prénoms. Ainsi, Mao est le patronyme de Zedong, Zhou est celui d'Enlai, etc, pour ne parler que des personnalités chinoises les plus en vue à cette époque – sans oublier, évidemment, Jiang Jieshi, plus connu à cette époque sous le nom de Chang Kai-chek...

Le dialogue se poursuit :

– Prénom de l'enfant ?

– Jun Fan.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire « Petit Dragon ».

– Très bien. Mais, pour ses papiers américains, cet enfant doit avoir un prénom américain. C'est la loi.

Lee Hoi Chuen se gratte l'occiput : un prénom américain ! Quelle idée ! Ne suffit-il pas d'avoir la nationalité ? Naître ici, est-ce se dénaturer ?

L'infirmière, toujours pressée, vient à son secours :

– Que diriez-vous de Bruce ? C'est un très joli prénom. De plus, il est très à la mode en ce moment.

– D'accord.

Elle aurait dit Joe, Jimmy ou Johnny, peu importait à l'heureux papa, bien trop content que son fils, plus chanceux que ses



frères et sœurs, fit déjà partie intégrante de cette Amérique qui suscite tous les espoirs.

Mais, cette Amérique, Lee Jun Fan n'en verra rien, du moins dans l'immédiat : quelques jours plus tard, la tournée de la troupe théâtrale de Canton s'achève et l'on retourne au pays. C'est donc âgé de quelques jours seulement que Petit Dragon s'envole pour la patrie de ses ancêtres. Mais ce n'est qu'un au revoir, frères américains...



De la famille de Lee Jun Fan, on sait qu'elle était particulièrement aisée car la profession de Lee Hoi Chuen lui permettait de gagner fort honorablement sa vie. Lui-même et sa femme auront cinq enfants : deux filles, Phœbé et Agnès, et trois fils, Peter, Bruce et Robert. Généreux autant que riche, Lee Hoi Chuen adoptera un autre garçon : Wu Ngan et recueillera sa belle-sœur devenue veuve et ses cinq enfants. La maisonnée est donc une ruche bourdonnante, au sein de laquelle Jun Fan saura profiter de la liberté que lui accorde une surveillance parentale assez difficile dans un tel contexte ! Il est d'ailleurs vif comme un lièvre et rusé comme un renard, qualités qui iront en s'améliorant, pour atteindre leur apothéose à l'âge adulte, comme on le verra dans les chapitres suivants.

La scolarité du Petit Dragon pourrait s'effectuer sans problèmes majeurs sans le contexte alarmant dans lequel vivent les enfants chinois dans ce Hong Kong des années 40 et 50 : l'école secondaire étant payante, seules les familles aisées, comme celles de Jun Fan, peuvent offrir des études à leur progéniture. L'école primaire gratuite n'est pas pour autant bien fréquentée car les gosses qui connaissent très tôt leur proche avenir – l'errance dans les rues à partir de 12 ans – se comportent très vite comme des délinquants. Victime d'un jeune racketteur, Jun Fan saura se protéger mais cette légitime défense ne sera guère appréciée puisqu'elle causera son renvoi de l'école publique, où sa situation serait d'ailleurs très vite devenue intenable, du fait de la vindicte des complices du racketteur.

La violence faisait partie du quotidien des jeunes de Hong Kong, à tel point que fréquenter même une école privée huppée ne

protège aucun élève. Tous, aux dires de Jun Fan, cherchent à se battre et portent des armes de leur fabrication : chaînes, lames dissimulées dans des stylos... ! Par ailleurs, Jun Fan est un enfant intelligent, travailleur et qui apprend bien. Très liant mais aussi très fier et dominateur, il se fait autant d'amis que d'ennemis à Saint-François-Xavier, collègue privé où ses parents l'ont inscrit. Ne supportant pas d'être vaincu à la bagarre, Jun Fan exige de ses parents qu'ils lui trouvent un maître en arts martiaux. C'est ce qui le sauvera et déterminera sa vocation.

On ignore ce qui a motivé l'installation de la famille à Hong Kong. Il peut s'agir, bien sûr, d'un déplacement professionnel de Lee Hoi Chuen, qui se serait transformé en installation définitive. Cependant, on peut avoir une idée assez précise des circonstances de ce déménagement.

En effet, depuis l'année 1937, la guerre fait rage en Chine. Le Japon, désireux de s'ouvrir par la force de nouveaux marchés, envahit progressivement le pays, décidé à l'annexer comme il l'a fait pour la Corée en 1905. La très faible et très peu active Société des Nations n'a pas reconnu cette nouvelle conquête. Qu'importe aux militaires japonais, qui pressurent la Chine et exterminent, pour ainsi dire, sa population. Seule, Hong Kong, annexée pour 99 ans par le Royaume-Uni en 1897, paraît à l'abri des combats. Pas pour longtemps, puisque cette immense métropole cosmopolite sera occupée par le Japon dès 1941.

Pourtant, s'il existe un tout autre aspect, pour ainsi dire l'élément majeur de cette vie, qui déterminera la vocation et la destinée de Lee Jun Fan, c'est bel et bien le cinéma.

On est fils d'acteur ou on ne l'est pas !

## CHAPITRE 2

### UN PETIT ACTEUR SANS GLOIRE

**S'**IL existe au moins un film – parmi les seize que tourna le jeune Jun Fan durant son enfance et son adolescence – qui ait pu faire dire de lui : « *C'est le fils de son père !* », c'est certainement le tout premier : *les Larmes de San Francisco*, tourné en 1941. Il est alors âgé de quelques mois seulement ! Son très jeune âge et cette apparition de quelque dix secondes, dans les bras d'une nourrice chinoise, ne permettent pas, en vérité, de comptabiliser ce film parmi ceux qui utilisèrent réellement son talent naissant d'acteur de cinéma. À moins, bien entendu, de considérer comme du talent celui que nous possédons tous à cet âge : pleurer pour nous exprimer, ce que tout bébé peut faire même sans commande ! C'est tout ce que l'on demanda à Jun Fan et rien ne permet de douter qu'il s'en tira fort bien !

Le second rôle ne se fit d'ailleurs pas attendre : *la Naissance de l'humanité*, en 1946, confirme que Jun Fan est bien pris dans l'engrenage du 7<sup>ème</sup> art. Sans doute n'a-t-il jamais été question de le faire débiter au théâtre, comme papa, l'univers des planches, surtout dans la tradition chinoise, étant bien moins ouvert que celui du cinéma. Et puis, nul doute que Lee Hoi Chuen eût rêvé pour son dernier fils d'une carrière internationale, ainsi que d'une « piste » ou plutôt d'une rampe de lancement pour les États-Unis, son pays natal. Le cinéma représentait alors, en dépit des tournées théâtrales, la meilleure manière de concrétiser ces deux souhaits, voire de les réunir en une seule voie royale.

Cependant, si par cette expression on entend « un pont d'or », c'est là une erreur manifeste, du moins en ce qui concerne Lee Jun Fan. En effet, son salaire – ou plutôt son « cachet », pour employer le jargon cinématographique – ne pourra jamais égaler celui des jeunes héros et héroïnes de *la petite Maison dans la prairie* ni celui de petites vedettes, certes talentueuses mais fabriquées, tels McCauley

Culkin<sup>1</sup> ou, plus près de Jun Fan, Shirley Temple. Bien que le nombre et, par contrecoup, la durée de ses apparitions dans ces films allât en augmentant – il tournera quatre films à la suite en 1953 et trois en 1955 —, le très jeune acteur ne recevra jamais que des cachets misérables, qu’aucune Caisse des Dépôts et Consignations ne pouvait conserver pour lui : à cette époque et dans ce pays, l’argent gagné par les enfants allait tout naturellement à leurs parents. D’ailleurs, le respect dû aux anciens, dans la culture asiatique traditionnelle, n’eût pas toléré que le père de famille ne fût pas le maître des ressources de son foyer.

Jun Fan était-il un acteur dégourdi ? C’est bien possible : tout enfant est un acteur né, pédiatres, cinéastes... et parents s’accordent volontiers sur ce point. Certains enfants acteurs peuvent même être déroutés par la naïveté des rôles qui leurs sont réservés. En effet, l’erreur de beaucoup de metteurs en scène consiste à croire qu’un enfant est nécessairement naïf ; il faut donc lui faire jouer des scènes qui, parfois, rivalisent de mièvrerie, voire de niaiserie.

C’est pourquoi, bien qu’il ne reste plus rien d’autre que quelques mauvaises photos ou quelques morceaux de bande de ces seize films, certains titres à eux seuls peuvent encore nous renseigner quant à l’esprit de ces bobines disparues, sinon quant à leur script.

Ainsi, beaucoup d’acteurs peuvent se dire marqués : John Wayne par le western, Raquel Welch par l’érotisme, Roddy McDowall par *la Planète des Singes*, Armando Catalano alias Guy Williams par la série *Zorro* chez Walt Disney... La liste est trop longue. Lee Jun Fan, quant à lui, fut marqué dès son plus jeune âge par des rôles d’enfant malheureux, solitaire, apte à titiller les glandes lacrymales des spectateurs les plus sensibles. L’acteur Lee Jun Fan est un orphelin cinématographique parfait : il tourne ainsi *Infancy* en 1950, *An Orphan’s Tragedy* en 1954, *Orphan’s Song* en 1955 et, enfin, *l’Orphelin (The Orphan)* en 1958.

« Enfin », dirait-on, parce que c’est ce film-là qui le révélera, qui sera le seul apte à lui accorder le statut de vedette nationale. À noter également que c’est l’un des seuls de la série des seize, avec *les*

---

<sup>1</sup> Acteur principal des films *Maman, j’ai raté l’avion* (1990) et *Maman, j’ai encore raté l’avion* (1992).

*Larmes de San Francisco et la Naissance de l'humanité*, à posséder un titre, donc une adaptation en français. Seule, une cinémathèque – laquelle ? – pourrait actuellement les visionner. Mais *l'Orphelin* a pu rester dans les mémoires, y compris à Hong Kong, grâce à sa photo la plus connue : Jun Fan, jeune adolescent de 17 ans ½, y apparaît vêtu du costume chinois traditionnel des classes les plus pauvres, une main levée en porte-voix près de son visage en larmes. Il est alors, selon toute vraisemblance, très occupé à héler une invisible et sans doute inaccessible présence amie. Cette image souhaite interpeller et, par le fait même, bouleverser le spectateur. Jun Fan lui offre sa figure teintée de désespoir, sa pauvreté et sa solitude. Il a dû ainsi faire pleurer Hong Kong tout comme l'enfant Shirley Temple a su faire pleurer toute l'Amérique.

Ne nous attardons pas, cependant, sur ce succès éphémère. En effet, Hong Kong eut tout le temps d'oublier l'acteur Lee Jun Fan jusqu'à ce que l'acteur Bruce Lee fût à même de reconquérir cette place au box office chinois. L'année 1958 vit Jun Fan abandonner sa petite carrière sans grande gloire, pour un départ vers les USA, afin que lui-même, à l'instar de son père, pût y réaliser ses plus grandes ambitions.

Nous aurons bien des occasions de revenir sur ce départ – sur cette fuite plutôt car Jun Fan avait toutes les raisons du monde de fuir Hong Kong. Pour les examiner en détails, entrons encore plus intimement dans l'histoire de sa prime jeunesse, en montrant ainsi le premier visage de celui qui allait bientôt devenir *Bruce Lee*.



**1) Pour commander la version papier :**  
**Éditions du Masque d'Or 18 rue des 43 Tirailleurs**  
**58500 CLAMECY**  
**18,50 € frais de port compris**  
**Chèque à l'ordre de SCRIBO DIFFUSION**

**2) Pour commandez ce livre la version e-book (PDF) :**  
**[masquedor@club-internet.fr](mailto:masquedor@club-internet.fr) : 8,50 €**  
**Paiement sur [www.paypal.com](http://www.paypal.com) à l'ordre de [scribo@club-internet.fr](mailto:scribo@club-internet.fr)**